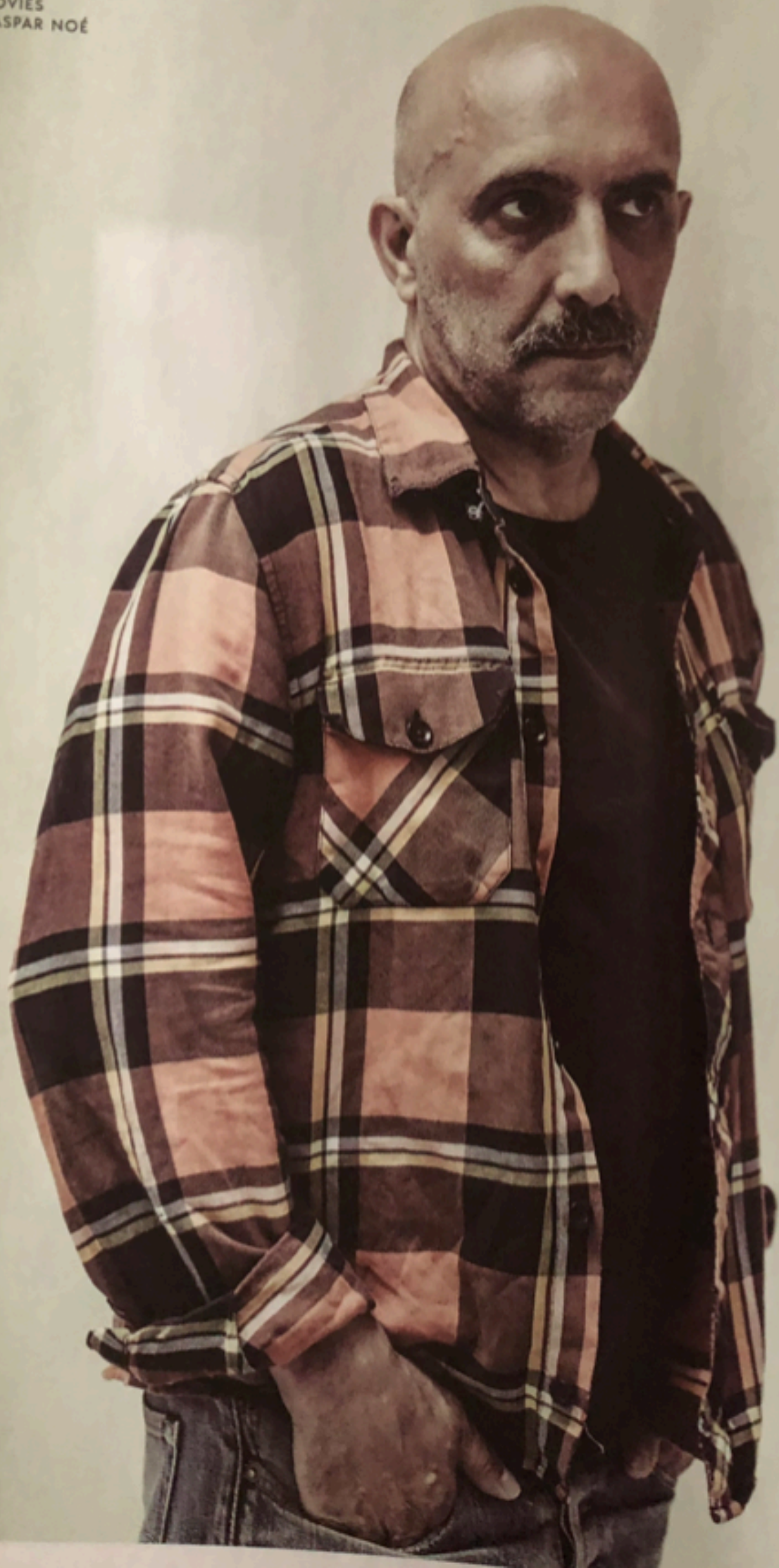


MOVIES
GASPAR NOÉ



As de pic

Avec *Climax*, fidèle à ses habitudes, Gaspar Noé nous offre un cinéma radical, fédérateur et bouleversant. Interview d'un de nos réalisateurs contemporains préférés. Et de loin !

gaspar noé



Un groupe de danseurs termine ses jours de préparation avant une tournée qui va les amener aux États-Unis. Ils fêtent ça en en buvant une sangria qui, au cours de la nuit, se révèle être une potion malfaisante... Recrutés en grande partie par Kiddy Smile, qui y joue le rôle d'un « Daddy » protecteur, ces danseuses et danseurs offrent une performance transcendée par la brillante technique filmique de Gaspar Noé. De la séquence d'ouverture - une magistrale chorégraphie collective - à l'ambivalente scène finale, *Climax* ne cesse d'explorer la notion d'apogée, secouée de soubresauts sous LSD.

UNE OBSESSION QUOTIDIENNE

D'abord, comment allez-vous ?

Gaspar Noé : Il faut que je fasse un break, que je ne pense plus au film, que je sorte de cette obsession quotidienne... On a tourné *Climax* en février dernier, en quinze jours seulement, avant un travail acharné pour le présenter à Cannes. C'était très intense.

C'était une étape incontournable ?

G. N. : Cannes, c'est Cannes ! J'y retrouve tous mes amis, qui trouvent à chaque fois un prétexte pour venir faire la fête. J'ai toujours accouché de mes films dans cette cli-

nique-là. C'est la meilleure au monde, que l'on soit dans le hall central, qui est la compétition officielle, ou dans les bâtiments parallèles que sont la Semaine de la Critique ou la Quinzaine des réalisateurs. Il y a une grande jouissance d'y montrer son film car toute la presse internationale est présente. Avoir des prix, c'est secondaire.

Climax ne serait-il pas le plus universel de vos films ?

G. N. : Sans doute parce que le film est vendu comme un film de danse donc plus de gens, qui ne me connaissent pas forcément, iront le voir. Et une vraie joie s'en dégage. D'autre part, la danse est non-verbale. Elle parle à tout le monde, il n'y a pas d'enjeux de traduction. Par exemple, on a du mal à rire devant une comédie allemande, même en fumant des joints !

Peut-on aussi parler de déclaration d'amour à la danse ?

G. N. : Si je voulais faire cette histoire sur ce groupe évoluant dans un huis clos et drogué à son insu, c'est parce que j'adore danser - et j'adore voir les gens danser. Kiddy Smile m'a beaucoup aidé à convaincre les danseurs car ils se méfiaient... ! Aucun d'eux n'avait déjà été filmé, à part Kiddy parce qu'il joue dans ses clips, Sofia Boutella parce qu'elle était une danseuse célèbre avant de se reconverter

"On a montré aux danseurs plusieurs vidéos de personnes sous LSD ou en asile, pour qu'ils puissent s'en inspirer. Pas un seul était défoncé et ils sont tous très crédibles à l'image!" Gaspar Noé

dans le cinéma. Au début, ils étaient inquiets à l'idée d'apprendre des dialogues. Je leur ai dit que ce film devait être fait de manière collective, qu'il était hors de question qu'ils endossent des rôles qu'ils ne pourraient pas tenir... mais qu'il fallait qu'ils fassent en sorte de rendre la seconde partie de *Climax* la plus psychotique possible ! On a montré aux danseurs plusieurs vidéos de personnes sous LSD ou en asile, pour qu'ils puissent s'en inspirer. Pas un seul était défoncé et ils sont tous très crédibles à l'image !

UN DÉSIR DE JOUISSANCE COLLECTIVE

L'entente a-t-elle été immédiate au sein du groupe ?

G. N. : Oui, quelles que soient leurs préférences sexuelles ou leurs familles de danse. La seconde partie est de plus en plus paranoïaque, chacun s'isole et a peur de l'autre... Pourtant, il y a à l'origine un désir de jouissance collective. J'ai vu beaucoup de situations partir en vrille, essentiellement avec de l'alcool. Ce qui est doux le jour peut devenir horrible la nuit.

Climax, comme vous dites, est « un film français et fier de l'être » ?

G. N. : Oui, et je le dis au premier degré. Ça m'a amusé de ressortir l'identité nationale dans un autre contexte : on voit bien dans *Climax* que les danseurs sont majoritairement des fils d'immigrés, comme l'équipe de football qui fait actuellement rayonner la France dans le monde entier.

Comment avez-vous travaillé les couleurs hypnotisantes du film ?

G. N. : J'avais demandé des couleurs vives, mais sales. Une idée que j'ai piquée au film *Moi, Christiane F.*, qui parle d'une adolescente héroïnomane à Berlin. Quand on a investi le décor de *Climax*, j'ai exigé qu'on ne touche surtout pas à la poussière !

Autre point fort du film ; la musique, lancinante de bout en bout...

G. N. : C'est celle que j'aime. Il y a certains artistes avec lesquels j'ai grandi comme Patrick Hernandez, Giorgio Moroder, Cerrone également. La première fois que j'ai écouté Daft Punk, dans les 90's, c'était aussi très fort. En bref, j'ai fait une compilation de tout ce sur quoi je dansais en boîte de nuit avant 1996.

C'est ce que vous écoutez chez vous ?

G. N. : Non, j'écoute de la musique uniquement en voiture, dans les taxis. Chez moi, je lis, je mange, je regarde des DVDS...

Et en ce moment, quels DVD regardez-vous ?

G. N. : Hormis mes éternelles références telles *La Maman et la Putain* de Jean Eustache ou *2001* de Kubrick, j'ai vu toute la filmographie d'un réalisateur espagnol méconnu, équivalent de Pasolini ou Fassbinder : Eloy de la Iglesia. Il était très gauchiste, homosexuel, héroïnomane... Parmi les Américains, j'aime beaucoup Todd Solondz.

Sur votre site, vous citez Amour de Michael Haneke... Parce qu'il vous a bouleversé ?

G. N. : Ma mère était en train de mourir à l'époque. Avec mon père, on se demandait comment l'aider dans ces derniers moments très douloureux... J'ai beaucoup pleuré pendant et après le film. Il n'est pas parfait, mais il est très pur.

TOURNÉ EN QUINZE JOURS

Qu'est-ce qui a changé depuis le premier long-métrage, Seul contre tous, sorti en 1998 ?

G. N. : Je suis plus tranquille. Comme disait Stanley Kubrick : « Je ne sais pas ce que je veux, mais je sais ce que je ne veux pas ». Pour *Climax*, j'ai dit que j'allais faire un documentaire de fiction, tourné en quinze jours, en annonçant que j'avais surtout besoin d'argent pour les droits de la musique. Sur ce point, il se rapproche d'*Irréversible* où j'avais fait vite, pour pas grand-chose, et qu'on m'avait donné les moyens.

Ce n'est pas le seul point commun avec Irréversible, n'est-ce pas ?

G. N. : Les deux films se rejoignent sur l'urgence dans laquelle ils ont été faits, leurs longs plans séquence, sur l'histoire également, qui se déroule sur une nuit. Ils ont été tournés chronologiquement - même si *Irréversible* a été monté à l'envers. Avec *Climax*, j'ai eu l'impression de faire un condensé de ma filmographie car on y trouve aussi des échos de *Seul contre tous*, d'*Enter the Void*...

EUSTACHE ET CHORON

Étonnamment, il y a aussi du suspense...

G. N. : Je ne suis pas adepte de thrillers, de films avec le tueur dans la maison, etc. Mais des œuvres comme *Quatre mois, trois semaines, deux jours* [de Cristian Mungiu, NdR] ou *Good Time* [de Ben et Joshua Safdie, NdR] peuvent faire réellement peur. Tout commence bien et pourtant, ça tourne à la catastrophe, et ça ne fait que s'empirer. Ce n'est pas loin de *Climax*, même si je craignais qu'on me dise qu'on y retrouvait trop de professeur Choron.

Le professeur Choron est l'une de vos grandes références !

G. N. : En effet, parmi les gens qui m'ont plus fait aimer la France, qui n'est pas mon pays de naissance, il y a Jean Eustache ou le Professeur Choron. Hara-Kiri est un magazine qui m'a beaucoup marqué. Dans la vie aussi, Choron était un chien fou sans filtre...

Et Gaspar Noé, c'est un chien fou lui aussi ?

G. N. : Non, je suis un petit lapin tout mignon ! — P